

La situation des femmes tamoules du Tamil Nâdu, aujourd'hui : La Vertu - La Fortune - L'Amour

Claude Féral

► **To cite this version:**

Claude Féral. La situation des femmes tamoules du Tamil Nâdu, aujourd'hui : La Vertu - La Fortune - L'Amour. Colloque international "Thirukkural, éthique et représentations : La Vertu, la Fortune et l'Amour", Université de La Réunion; INALCO, Apr 2016, Saint Denis, La Réunion. pp.58-69. hal-02087342

HAL Id: hal-02087342

<http://hal.univ-reunion.fr/hal-02087342>

Submitted on 2 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pr Claude Féral, Spécialiste de civilisation et docteur en sciences politiques. Responsable d'un Groupe de Recherche sur l'Afrique du Sud de 1992 à juillet 2014 au sein d'ORACLE. Thèmes de recherche : Interculturalité, plurilinguisme, langues maternelles, genre en action, contribution des femmes au maintien de la paix dans l'océan Indien, Ubuntu. Actuellement, chercheuse associée au Laboratoire de Recherche LAM (les Afriques dans le Monde), sciences Po Bordeaux, Université Montaigne et au GRER (Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme), Université Paris Diderot, membre de l'AFEA (Association Française d'Etudes Américaines) et de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur), chercheuse à la SAGEF (Société anglophone sur le Genre et les Femmes), Université Paris Diderot.

La situation des femmes tamoules du Tamil Nâdu, aujourd'hui

Au regard du texte qui fait l'objet de ce colloque, cette recherche concernera la situation actuelle des femmes dans l'état du Tamil Nadu.

Elle envisagera l'évolution en cours de leur place dans la famille, dans la société, dans la pratique religieuse. Leur rôle économique, leur participation à la modernisation de la société sera placée dans le contexte présent où la situation change rapidement.

Dans une perspective genrée, elle ouvrira sur les perspectives nouvelles.

De nos jours, un humain sur six est indien ; l'Inde est devenue la troisième économie mondiale en parité de pouvoir d'achat. ; un quart de sa population vit sous le seuil de pauvreté. Le Tamil Nadu serait occupé par l'homme depuis environ 300.000 ans. Les gens y parlent le tamoul, qui est l'une des plus anciennes langues en Inde. Environ 72 millions d'habitants y vivaient en 2011. L'agriculture est la source principale de richesse – cet Etat est le premier Etat indien producteur de jasmin.

Pourquoi ai-je souhaité préparer une communication ? Plusieurs raisons : ma fascination pour cet Etat, sa langue, sa spiritualité, ses traditions, son développement et le rôle qu'y jouent les femmes – cet intérêt a été renforcé par un court séjour à l'occasion d'un colloque à Madurai en 2013. De plus, c'est pour moi un honneur et un vrai bonheur de participer à ce colloque organisé par ma collègue et amie Florence Callandre sur un sujet tellement passionnant. Enfin, au sein du Laboratoire de recherche ORACLE, ces sujets ont été plusieurs fois traités dans des mémoires de Master et des thèses.

Ma présentation, intitulée « La situation des femmes au Tamil Nadu aujourd'hui » se limite à l'époque contemporaine. J'ai tenté de rassembler informations et statistiques autour des trois thèmes du Thirukkural : la Vertu, la Fortune, enfin l'Amour.

Nous allons essayer de répondre aux questions que pose le colloque. Le respect du dharma, des valeurs et des vertus peut-il conduire à l'équilibre de la Vie ? L'épanouissement d'une société, s'appuie-t-il exclusivement sur une gouvernance et des règles de Droit ? Le Inbam/Kâmam, Kâma, l'amour, n'est-il qu'une promesse de bonheur ?

La Vertu

Nous allons nous demander si et dans quelle mesure le respect des valeurs et vertus traditionnelles, conduit effectivement à l'équilibre de la Vie ?

Au quotidien, la vie des femmes indiennes est dure, comme en témoignent ces chiffres sur l'accès à l'eau et à un système d'assainissement en 2012 : 7% de la population n'avaient pas accès à l'eau potable (soit 91,5 millions de personnes) ; 64% de la population n'avaient pas accès à des toilettes connectées à un réseau d'assainissement (soit environ 791 millions de personnes) et 48% de la population étaient totalement privés de sanitaires (soit 597,5 millions de personnes). Enfin l'évolution de l'IDH (indice de développement humain) entre 2008 et 2013 révèle que les progrès ont été faibles en Inde : de 0,554 en 2008 à 0,586 en 2013.

Traditionnellement, la vie d'une jeune indienne est réglée d'avance autour de la soumission à ses parents puis à son mari et autour des tâches domestiques qu'elle doit accomplir. La femme est souvent considérée comme un être inférieur, et le mari a toute puissance sur elle. Il est fréquent dans les

familles pauvres, de marier les filles de force (à 16 ans ou moins) pour ne pas avoir à les nourrir trop longtemps.

Dans de nombreuses familles, les parents suppriment les bébés filles, soit avant la naissance, soit après, en mettant du poison dans le biberon ou dans le riz. Les échographies ont été interdites officiellement, mais de nombreux cabinets « médicaux » la pratiquent encore en cachette, et les avortements sont nombreux. Ce ne sont pourtant pas toujours les familles les plus pauvres qui suppriment leurs filles. Certaines femmes sont rejetées par leur mari et leur belle-famille quand elles ne mettent au monde que des filles. Les raisons de ce comportement sont que pour payer la dot du mariage, les parents devront dépenser leurs économies, voire s'endetter à vie. Légalement, cette dot n'existe plus, mais dans les faits elle est toujours due au moment du mariage et dépend des exigences de la famille du marié. Bien sûr toutes les familles n'agissent pas ainsi : des familles ont plusieurs filles et en sont très heureuses, même si la vie est beaucoup plus difficile.

En conséquence, il y a plus de garçons que de filles dans le pays. Ce déséquilibre a commencé à poser un sérieux problème au moment où les hommes en âge de se marier ne trouvaient pas d'épouse. On achète donc parfois une femme dans les états voisins, ou on l'enlève. Les hommes étant plus nombreux et la femme étant inférieure, elle "sert" parfois à tous les hommes de la famille, et même aux voisins. Parfois elle est enfermée pour qu'elle ne s'enfuit pas. Il arrive qu'une femme, une jeune fille, voire une petite fille de 5 ans soit violée par plusieurs hommes. En 2005, il manquait 163 millions de femmes en Asie. Même avec une politique favorisant la naissance de filles, en 2040 en Inde, le surplus d'hommes devrait rester supérieur à 15 % de la population adulte.

En 2007, Baby Kamala décrivait la société tamoule, depuis des siècles, comme « une société patriarcale, pluraliste et séculière, mais, aujourd'hui, elle est devenue une société patriarcale dans laquelle les femmes ont une position ambiguë ». « Elles sont décrites comme Penkal veettin kankal, ce qui signifie « les femmes sont les yeux de la maison ». D'un côté, ceci révèle l'importante place qu'elles occupent dans la maison, mais, d'un autre côté, cela semble les cantonner à un rôle domestique ».

Dans la société tamoule antique, on identifiait la femme à une déesse mère très respectée, car les femmes participent spirituellement et physiquement au travail divin de donner et nourrir la vie. Elles étaient les véritables chefs et dirigeantes de la communauté et étaient considérées à cette époque comme des divinités. La culture a sauvegardé cette croyance. Mais dans la société tamoule contemporaine, ce respect pour les femmes s'est souvent perdu. Aujourd'hui, dans la société, beaucoup de femmes souffrent de discrimination quotidiennement. Le père de la nation, le Mahatma Gandhi, ainsi que d'autres responsables et penseurs indiens tels que Jothirao Paboole, Periyar, et Bharathiyar ont joué un rôle important dans l'avènement des femmes dans la vie publique. Ils étaient sensibles à leurs besoins. A ce jour, les femmes au Tamil Nadu continuent à faire face à toutes sortes d'obstacles et travaillent dans des conditions difficiles et désavantageuses.

On perçoit cependant aujourd'hui une réelle conscience du besoin d'établir une relation plus égalitaire entre les hommes et les femmes au Tamil Nadu. Les racines de cette prise de conscience reposent sur la conception moderne des individus et du public. Si l'avenir promet une meilleure situation pour les femmes, le processus va être difficile car dans beaucoup de cas, elles sont encore vues comme des subordonnées.

Dès leur plus jeune âge, les filles apprennent à devenir de futures bonnes épouses, et très tôt, dès 4 ou 5 ans, elles imitent leur mère pour ce qui est des travaux ménagers : aller chercher de l'eau à la fontaine, nettoyer le sol de la maison et sur le pas de la porte, dessiner les kolams, faire les courses. Ce sont de vraies petites femmes. Elles adorent être bien habillées, elles se mettent aussi des bindis sur le front, des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets de pacotilles. Dans les familles qui ont gardé les filles, celles-ci sont très aimées et transformées pour les grandes occasions en petites reines, elles portent parfois des robes de vraies princesses.

Lorsque la jeune fille devient femme, la coutume veut qu'elle soit cloîtrée durant 4 jours, seule dans un coin de la maison ; sa mère, uniquement, pourra l'approcher pour lui déposer à manger. Personne ne la verra durant ces 4 jours, elle est impure. Tout le voisinage, les copines d'école, les amis savent que la fille est agée attendue, elle a atteint le moment où elle est devenue femme. Au bout de ces quatre jours, une grande cérémonie a lieu, la jeune fille sera lavée, maquillée, elle portera pour la

première fois le sari. Les amis, la famille, tous viendront la voir, l'honorer, lui offrir des cadeaux, et une visite au temple s'impose pour recevoir la bénédiction des dieux. La femme indienne est toujours considérée comme impure lorsqu'elle a ses règles. Voyant Jayanthi se préparer pour la nuit, et dérouler une natte par terre, nous lui avons demandé ce qu'elle faisait, elle nous a expliqué qu'elle était impure, que c'étaient les mauvais jours du mois (Lady days) et que donc elle ne pouvait pas dormir près de son mari, mais seule, par terre, dans un coin de la pièce.

Les femmes sont également des victimes au sein de l'Eglise catholique. Dans le domaine de la religion, la majorité de la population du Tamil Nadu est hindoue (89 %). Les musulmans représentent environ 6% et les catholiques représentent environ 5,5 % de la population totale.

Baby Kamala soulignait en 2007 que, pour les catholiques, la représentation divine n'est ni mâle ou femelle, ni blanche ou noire, ni riche ou pauvre, de haute ou de basse caste, mais multicolore, multi-genre, et plus encore. Puisque les femmes sont, elles aussi, enracinées dans la divinité de Dieu, elles ont besoin de participer activement à la construction de l'Eglise. Le pape Jean Paul II avait exprimé le besoin d'une plus grande participation féminine dans l'Eglise, et avait ainsi affirmé la dignité et les droits des femmes à la lumière de la Parole de Dieu.

Néanmoins, une réelle conscience du besoin d'établir une relation plus égalitaire entre les hommes et les femmes au Tamil Nadu est perceptible de nos jours. Les racines de cette prise de conscience reposent sur la conception moderne des individus et du public. Si l'avenir promet une meilleure situation pour les femmes, le processus va être difficile car dans beaucoup de cas, elles sont encore vues comme des subordonnées.

En effet, leurs souffrances et luttes sont passées sous silence au nom des normes et des valeurs. Elles remplissent des fonctions importantes telles qu'élever les enfants, préparer à manger, veiller sur la famille, entretenir la maison et organiser les événements familiaux. Néanmoins, elles sont souvent réduites à de simples objets aux mains des hommes. Une fille est parfois presque une esclave pour son père dans la maison parentale. Quand elle grandit, elle est encore parfois « achetée » contre une dot pour épouser un homme qui la traitera peut-être moins bien qu'une esclave. Quand son mari meurt, elle finit sa vie telle un fantôme. Elle n'a pas le droit de sortir de la maison pour participer aux fêtes familiales et religieuses importantes. Dans beaucoup d'endroits, dès que le mari meurt, la veuve doit s'habiller de saris blancs, on lui retire tout accessoire esthétique et elle est forcée de vivre isolée. On lui dit d'accepter cette condition pitoyable comme quelque chose d'inévitable et fatidique. Ceci montre que les femmes sont utiles tant que les hommes sont là pour les protéger mais qu'elles deviennent inutiles et sont mises au rebut lorsque leur mari meurt. La discussion qui va suivre éclaire davantage la situation sur certains problèmes spécifiques des femmes dans la société actuelle du Tamil Nadu.

La société contemporaine du Tamil Nadu considère encore les femmes comme des citoyens de seconde classe. Le rapport rendu par la Tamil Nadu Corporation for Development of Women le confirme : une fille ou une femme est souvent une marchandise ou une possession - fille, elle est sous la surveillance de son père, femme, sous celle de son mari. En tant que veuve, sous celle de son fils, de ses parents, ou d'un homme de la famille. Une femme est toujours vue comme la sœur, la fille ou la femme de quelqu'un, mais rarement comme un citoyen à part entière, qui mérite de vivre dans la dignité et le respect de soi.

Dans la plupart des familles tamoules d'aujourd'hui, une fille est considérée comme une dette et est élevée dans la croyance qu'elle est inférieure et moins importante que les hommes dans la société. Les fils sont idéalisés et célébrés. De plus, les femmes ne sont pas libres de vivre comme elles le souhaitent ; par exemple, quand une femme rit en public, les gens font des commentaires tels que : « Une femme qui rit en public se défigure telle une feuille de tabac qui se déplie ». Quand un mari et sa femme ont des problèmes, la voix de la femme est toujours passée sous silence. Finalement, la voix de l'homme est la voix de la société et la voix de la femme reste inaudible.

L'infanticide des filles est la mise à mort délibérée des filles à leur naissance. Dans certains villages, on pratique l'infanticide des filles en nourrissant le bébé de lait mis en bouteille par la belle-mère. Le lait est généralement mixé avec du yerukkam paal ou une écorce de grain de riz qui provoque la mort du bébé. En quelques minutes, le bébé devient bleu et meurt. Beaucoup de nouvelles-nées pourraient vivre, mais on leur refuse le droit de vivre, pour la simple raison qu'elles sont de sexe

féminin. Cette pratique s'est étendue jusqu'aux districts de Salem, Dharmapuri, North Arcot, Dindigul, et Madurai. Cette coutume est prédominante dans la ville d'Usilampatti, située dans le district de Madurai, depuis près de cinquante ans. Au Tamil Nadu, l'infanticide des filles est appelé pen sisu kolai. Bien que le pen sisu kolai soit illégal, il est encore pratiqué. Mais aujourd'hui, il existe de nouvelles méthodes plus efficaces encore pour tuer.

Le mariage est un contrat entre un homme et une femme. Cependant, la plupart des familles ne connaissent pas la valeur du mariage. L'une des raisons réside dans le fait que les mariages sont encore souvent arrangés par les parents ou les membres masculins de la communauté. Arranger les mariages signifie que la famille de la mariée doit payer une dot, directement ou indirectement. C'est pourquoi le mariage d'une fille est un lourd fardeau pour ses parents.

Parfois, les femmes souffrent de toutes formes d'abus de la part de leur mari et de leur famille, comme par exemple lui faire remuer de l'eau bouillante avec ses mains, leur couper les mains, brûler différentes parties de leur corps avec des cigarettes, être enfermée dans une cabane, les brûler vives. Il existe encore des cas de torture se terminant en suicide ou en meurtre. Sur la seule année 2011, 228 000 atrocités commises contre les femmes ont été enregistrées en Inde, parmi lesquelles 24 000 concernent des abus sexuels commis contre des petites filles. Certes les dispositions légales censées les protéger sont nombreuses, mais les administrations font fi de leur pouvoir coercitif pour embrasser tout entière la tradition patriarcale d'une société pourtant tournée vers le changement. 75 % des hommes inquiétés échappent ainsi encore à des sanctions réelles.

Le Eve-teasing signifie le harcèlement et le dénigrement des femmes en public. Dans le district de Kanniyakumari, Saritha et Sabitha, deux collégiennes de 17 ans, se sont fait jeter de l'acide au visage, puis ont été violées après avoir refusé de céder à leurs camarades de classe. A Chennai et dans d'autres districts, il existe aussi des cas de crimes contre les femmes. Plus de 500 cas de Eve-teasing ont été recensés entre janvier et mars 2004. Ce chiffre illustre le nombre important de femmes qui subissent de tels traumatismes dans la société tamoule indienne.

Les autres fléaux sociaux contre les femmes au Tamil Nadu sont le kidnapping et finalement, le meurtre. De nos jours, cette situation s'est aggravée à cause des médias qui utilisent le corps de la femme comme un objet de marketing. Les femmes sont confrontées au harcèlement économique et sexuel, à la fois sur leur lieu de travail et dans leur propre foyer.

Bien que les femmes n'aient que très peu d'opportunités de participer à la vie et à la mission de l'Eglise catholique au Tamil Nadu, il existe beaucoup de vocations religieuses et apostoliques. Mais l'Eglise ne dispose pas suffisamment de structures officielles pour soutenir et encourager leurs services au sein de l'Eglise. Les religieuses engagées dans la vie apostolique offrent très souvent leurs services en tant qu'employées non rémunérées des institutions de l'Eglise. Parfois, elles servent de domestiques, pourvoyant aux besoins personnels des prêtres de paroisse.

Les femmes laïques, impliquées dans des associations pieuses, accomplissent un travail caritatif important qui n'est pas vraiment encouragé par les responsables de l'Eglise. Au contraire, elles sont souvent critiquées dans leur apostolat.

D'autres initiatives ont été prises, telles que l'Ecole biblique à Poonthamalle, dans la ville de Chennai, et les Commissions diocésaines, qui forment des femmes à l'enseignement de la Bible et les aident à vivre selon les valeurs évangéliques. Il existe également des filles d'autel dans certaines paroisses, beaucoup de femmes catéchistes et de bénévoles non formées. Ces bénévoles participent à des chorales et, dans seulement quelques cas, elles peuvent faire de la catéchèse.

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, les femmes sont intéressées par la politique, l'économie et elles ont davantage conscience des injustices qu'elles ont subies dans le passé, de par la place qui leur été refusée au sein de la société.

Pour le moment, au Tamil Nadu, la plus grande partie de la théologie enseignée dans les séminaires et dans les cours de théologie dispensés aux laïcs est de tendance patriarcale. Et surtout, bien que les femmes soient autorisées à étudier la Bible et à prendre part aux discussions théologiques, il y a comparativement moins de femmes nommées aux postes d'enseignants dans les départements de théologie de la plupart des séminaires catholiques.

Au terme de cette première partie, nous pouvons avancer que le respect des valeurs et vertus traditionnelles ne suffit pas encore aujourd'hui à assurer effectivement l'équilibre de la Vie : la

dureté du quotidien des femmes, notamment, leur situation inférieure par rapport aux hommes dans la société et dans l'Eglise catholique, l'infanticide des filles qui conduit à un déséquilibre entre garçons et filles sont autant de constats qui vont à l'encontre de l'idéal d'une vie équilibrée.

Qu'en est-il, de l'épanouissement de la société à travers la gouvernance et les règles de droit ?

La Fortune

Dans la vie politique, il existe clairement un manque de parité. Le pourcentage des femmes parlementaires a toujours été inférieur à 8 %, ce qui reflète une position relativement inférieure des femmes dans la société. Alors que le gouvernement continue de débattre sur l'égalité de participation des femmes, il ne fait pas grand' chose pour atteindre cet objectif. Si les femmes progressistes, les féministes et les hommes qui les soutiennent agissaient ensemble, le statut des femmes tamoules pourrait s'améliorer plus rapidement.

En 2007, Baby Kamala présentait les femmes du Tamil Nadu comme « culturellement sans voix et politiquement sans pouvoir ». Bien qu'il y ait une relative participation des femmes dans certaines activités au Tamil Nadu, et alors même que la Constitution accorde aux femmes l'égalité avec les hommes, il existe un système patriarcal fort qui dénie ces droits aux femmes. Les lois écrites sont devenues inutiles, face à des pratiques et coutumes profondément enracinées. Le traitement que subissent les femmes dans les sphères publiques comme privées est fréquemment décrit comme affreux, inhumain et cruel. Les hommes veulent pouvoir occuper toutes les positions importantes dans la société. Les femmes sont systématiquement marginalisées. Elles n'ont aucune ressource économique, pas de pouvoir politique, ne se font pas entendre sur le plan culturel et n'ont aucune protection sur le plan social. Elles représentent la dernière colonie dans laquelle les hommes seraient les colonisateurs qui auraient conquis et subordonné les femmes pour servir leurs propres intérêts.

Pourtant, le gouvernement a lancé à un niveau populaire plusieurs programmes et projets pour les femmes, dans le but de faciliter leur participation dans la prise de décision et leur habilitation à être autonome et à produire des revenus. Barbara Harris-White, dans son article « Le nettoyage des genres », publié en 1999, présente les plans du gouvernement destinés à protéger les femmes, tels que les programmes spéciaux de conscientisation, conçus pour les adolescentes, comme « le plan berceau » et « le plan de protection des filles ». La meilleure réussite du gouvernement est d'avoir mis les femmes au premier plan dans les groupes d'Etat d'« initiative personnelle ». Les femmes commencent à réaliser leur force collective et elles s'organisent. Elles progressent sur leur lieu de travail, dans leur vie privée et sociale. Cependant, en comparaison des hommes, elles rencontrent encore de nombreux problèmes. Outre leur participation à la force de travail, elles doivent remplir les tâches ménagères, leur mari les aidant rarement. Tout cela empêche les femmes de participer pleinement aux activités politiques et sociales.

Si de tels programmes existent dans les villes, ils sont encore pratiquement inexistant dans les villages. En zones rurales, on ne trouve presque aucun soutien de l'Etat pour la promotion de programmes en faveur des femmes, des enfants ou des nourrissons. Les femmes vivant à la campagne continuent, à cause des dots et de beaucoup d'autres contraintes sociales, à être victimes d'infanticide, de mariages forcés, d'exploitation sexuelle, de kidnapping, d'humiliation pouvant les conduire au suicide.

Au niveau économique, la mondialisation a eu des effets défavorables sur les femmes au Tamil Nadu. En tant que consommatrices, et dans une société de consommation qui les réduit au simple statut de marchandises, les femmes sont une cible pour beaucoup de produits dangereux. En tant que productrices, elles sont exposées à l'exploitation et à des risques élevés. La mondialisation de la culture promeut une image de la femme discriminatoire, oppressante et qui s'adresse aux hommes.

Jean-Luc Racine, en 2015, dans *Inégalités en Inde : un cas d'école*, rappelle que malgré « la présence de femmes politiques éminentes, les inégalités de genre continuent de défrayer la chronique ». C'est que les inégalités « combinent la question des castes et celle des classes ». Les groupes les plus discriminés sont les tribus autochtones et les intouchables, désormais appelés dalits. Suivant la politique de discrimination positive dite « des réservations », ces groupes se voient offrir « des places réservées dans les collèges et les universités, dans la fonction publique et dans les assemblées élues ».

Au Tamil Nadu, les femmes travaillent plus durement que les hommes, et pourtant elles reçoivent un salaire moitié moins élevé. Il existe beaucoup de travailleuses manuelles et d'ouvrières dans le bâtiment qui en font beaucoup plus que les hommes, mais qui sont pourtant sous-payées. La plupart des femmes actives travaillent dans l'agriculture. Dans les zones rurales, le travail des petites filles est courant, en raison des bas salaires pratiqués dans les différentes industries.

Les femmes occupent des emplois ingrats et pourtant ne perçoivent que la moitié de ce que reçoivent les hommes. Cela se vérifie dans le secteur industriel, où beaucoup de femmes travaillent dans des usines de beedi, les cigarettes locales, et de briques, dans l'industrie de conditionnement des poissons et autres aliments, de noix de cajou, de coton et d'allumettes. Elles effectuent des travaux de manière intermittente aussi durs que celui des hommes, alors qu'elles sont payées moins cher et qu'elles travaillent de longues heures dans des conditions de travail peu satisfaisantes. De plus, « elles sont souvent victimes d'exploitation sexuelle par des entrepreneurs peu scrupuleux, des propriétaires, et ainsi de suite ». A cause de leurs bas salaires, la plupart des femmes souffrent d'un manque de nourriture. Lorsque le budget de la famille diminue, la quantité de nourriture allouée aux femmes baisse et les besoins des femmes sont les premiers à être réduits. Cette pratique indique que les parents suivent des normes culturelles en ce qui concerne la distribution de la nourriture. Les bas salaires des femmes semblent être justifiés par le fait que leurs salaires sont considérés comme complémentaires, alors que les travaux ménagers et la surveillance des enfants sont perçus comme étant la vocation naturelle des femmes. On attend ainsi des femmes qu'elles suivent des normes institutionnalisées, qu'elles mangent en dernier et qu'elles répondent aux attentes de sacrifice et de frugalité.

La société au Tamil Nadu est patriarcale, l'héritage se transmet donc de père en fils. La femme ne connaît pas ses droits juridiques et elle dépend essentiellement de ses frères ou de son mari. Les femmes ont un accès relativement limité aux revenus monétaires et, par tradition, la plupart de leurs dépenses sont contrôlées. Les parents décident de leur mariage pour garder leur héritage. Par ailleurs, la société force les femmes à rester avec leur mari, quelle que soit la qualité de leur mariage. Elles endurent parfois des conditions tout à fait inhumaines. On permet aux hommes de prendre financièrement en charge leurs parents ou leurs frères et sœurs, mais cette pratique est interdite aux femmes.

A partir des années 1920, afin d'émanciper les basses castes, le Self Respect Movement donna naissance au mouvement dravidien, à la fois identitaire et antibrahmane, au pouvoir dans l'Etat du Tamil Nadu depuis les années 1960. Aujourd'hui, dans cet Etat, 69% des emplois publics sont réservés aux OBC (Other Backward Classes), dalits et tribaux. L'auteur souligne cependant que l'efficacité des « multiples programmes est difficile à évaluer », d'autant que le « débat sur le seuil de pauvreté est crucial pour la lutte contre les inégalités ». « La question des minorités religieuses, plus sensible sous le gouvernement nationaliste hindou de Narendra Modi », premier ministre depuis mai 2014, complique les tentatives de résoudre les inégalités structurelles, tant au niveau de chaque Etat qu'au niveau fédéral.

Dans le domaine de l'éducation, le Tamil Nadu connaît un taux d'alphabétisation de 63,72 %. Le gouvernement est responsable de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur (. . .). Le recensement de 2001 a montré que l'alphabétisation des femmes atteint 73,5 % au Tamil Nadu. Dans les familles pauvres, les parents préfèrent investir, s'ils le peuvent, dans l'éducation des garçons plutôt que dans celle des filles qui leur échapperont par le mariage. Pourtant, les mentalités changent peu à peu ; certaines familles se sont aperçues que plus la fille a fait de bonnes études, plus son salaire est bon et plus faible alors est la dot demandée par la belle-famille. Elles se rendent compte aussi que, si le niveau scolaire de leur enfant est bon, elles pourront exiger aussi un mari ayant une meilleure situation. Ce sont surtout les familles pauvres qui souhaitent faire scolariser leurs filles, mais ce n'est pas facile car il faut pouvoir payer les uniformes - un héritage de la colonisation britannique -, les livres et l'école. Ces familles travaillent durement, les parents sont des coolies, des ouvriers qui travaillent aux tâches les plus difficiles pour des salaires dérisoires (8 à 20 euros par mois).

Envoyer sa fille à l'école, la laisser poursuivre des études, c'est non seulement des frais énormes pour la famille, mais aussi un grand manque à gagner, car souvent les fillettes travaillent en usine (fabrication d'allumettes, de beedis ou de briques) ; elles peuvent rapporter un tout petit salaire qui permet d'améliorer l'ordinaire ou tout simplement de pouvoir acheter le riz.

Il existe deux types d'écoles au Tamil Nadu : Tamil Medium ou English Medium. C'est-à-dire soit les écoles où les cours sont donnés en tamil, soit des écoles où les cours sont dispensés en anglais, dès le début de la scolarisation, soit à 3 ans. Les enfants fréquentant l'English Medium font généralement de meilleurs parcours scolaires.

Le Tamil Nadu est une des régions ayant le plus grand nombre d'instituts d'enseignement supérieur. Les étudiants doivent respecter de nombreuses règles sur le campus. Les étudiantes y sont progressivement acceptées. Mais le débat concernant le code vestimentaire a été d'une grande importance pendant quelque temps. Les écoles d'ingénieurs ont depuis longtemps mis en place des règles concernant la tenue des étudiants. Il a été demandé à ces derniers d'être vêtus de manière formelle et professionnelle. S'ils ne le font pas, ils risquent de devoir payer une amende ou d'être exclus de cours.

Quand il est question de justifier ce choix d'imposer un code vestimentaire, tous les collèges affiliés à des universités répondent de la même façon, en prônant le concept de « professionnalisme ». Bien que les universités ne soient pas aussi strictes concernant la tenue vestimentaire des élèves, beaucoup de collèges y accordent une grande importance afin d'inculquer la discipline aux étudiants. Les dirigeants déclarent que la fac « ne joue aucun rôle concernant la décision d'un code vestimentaire dans les collèges affiliés ». Cependant les collèges citent le règlement de l'université afin de faire respecter cette règle. « Obliger les étudiants à respecter un code vestimentaire aussi strict fait du collège une continuation de l'école », déclare Pranav Kiran, étudiant en dernière année à l'École d'ingénieurs Rajalakshmi, près de Chennai. Il pense que mettre l'accent sur la tenue vestimentaire n'est pas une solution pour mettre en valeur le concept de professionnalisme. Cependant, le point de vue du directeur de ce collège, le Dr. Thangam Meganathan, est différent : « Forcer les étudiants à adhérer à un code vestimentaire les aidera à décrocher un emploi dans le domaine de l'informatique ». Outre les codes vestimentaires, les étudiants doivent toujours avoir leur carte d'identité avec eux, avoir une coupe de cheveux décente et même limiter les interactions entre filles et garçons.

Beaucoup d'étudiants pensent qu'être isolé de leurs camarades féminines résultera en un manque d'interaction et un manque de confiance en soi dans le domaine professionnel. « Notre liberté d'expression nous est retirée à cause de ces règles. Nous sommes adultes et nous n'apprécions pas que l'on nous dise quoi porter », déclare Swathi Renugopal, étudiante au collège pour femmes Ethiraj à Chennai. Le président de l'Université de Sathyabama revendique le fait que les collèges doivent être considérés « comme des temples ou des églises ». Selon lui, la discipline doit être entretenue. C'est pourquoi il est important d'être vêtu correctement.

Afin d'assurer le respect de ces règles par les étudiants, les collèges professionnels ont un département spécifique pour gérer les litiges. Le personnel de ce département sillonne le campus et attrape les fautifs. Ils sont souvent envoyés à leurs chefs de département respectifs afin d'expliquer pourquoi ils ne sont pas habillés selon le code établi.

En outre, les interactions entre hommes et femmes sont surveillées. Quelques collèges à Chennai interdisent l'interaction entre les hommes et les femmes à l'intérieur du campus. Ne pas respecter cette règle implique soit une amende d'une centaine de roupies minimum (l'équivalent de 2 €), soit un avertissement du personnel.

La liste des règles à respecter est interminable. Les étudiants des écoles d'ingénieurs sont les plus affectés par les règles et les normes imposées. Certains collèges comme celui de St. Joseph ont rendu obligatoire pour les étudiants l'utilisation des transports et des logements propres au collège. Même la nourriture est fournie par l'école. « Nous sommes toujours tenus d'adhérer aux règles qu'ils ont établies. Si nous ne le faisons pas, le directeur de notre département pourrait saisir notre carte d'identité et demander à nos parents de venir le jour suivant pour fournir une explication », confesse un étudiant de ce collège qui souhaite rester anonyme. Ceci n'est pas un cas isolé dans le Tamil Nadu. Beaucoup d'écoles privées d'ingénieurs ont des règles similaires. Beaucoup de collèges « réputés » ont des règles très rigides. Cette tendance se répand dans d'autres collèges, écoles d'art et de sciences qui étaient auparavant plutôt libérales à cet égard.

Il apparaît clairement que dans les domaines politique, économique et de l'enseignement supérieur, beaucoup reste à faire pour améliorer règles et gouvernance afin qu'une société plus juste et égalitaire puisse s'épanouir au Tamil Nadu.

Voyons enfin ce qu'il en est de l'Amour – n'est-il qu'une promesse de bonheur ?

L'Amour

Le respect des anciens perdure, et, on l'a rappelé, le mari est souvent choisi par la famille. Lorsqu'elles sont devenues femmes, les jeunes filles peuvent être mariées à tout moment, elles sont encore parfois les dernières prévenues.

Ainsi, Mahesrani, une des filleules de Kid's Dream a été mariée, elle avait à peine 15 ans et demi. Elle était douée à l'école, et n'avait plus qu'un an et demi à étudier avant d'avoir son bac indien, mais elle est dalit, et chez les Dalits, on marie les filles très tôt. Elle a pleuré, alerté les responsables locales de Kid's Dream qui sont allées parlementer avec la famille, rien n'y a fait et c'est en larmes qu'elle a été conduite à son mariage. Le père comprenait l'importance des études, savait que sa fille était douée, mais il avait promis sa fille en mariage dès sa naissance et maintenant qu'elle était femme, il fallait qu'il respecte sa promesse.

Les mariages se font entre gens de même caste, une jeune femme doit accepter le mari choisi, sous peine de jeter le déshonneur sur elle et sa famille, d'être rejetée, voire tuée si elle refuse. Certaines ont la chance, heureusement, de tomber sur un bon mari, d'autres sont mariées à de vieux hommes, à des handicapés ou des ivrognes. Elles n'ont rien à dire. Les mariages d'amour sont encore rares, et les mariages hors castes très mal vus.

Néanmoins, il ne faut pas croire pour autant que toutes ces femmes sont tristes - bien au contraire, beaucoup prennent leur parti de cette situation, contre laquelle elles ne peuvent rien, et essaient malgré tout de trouver une vie équilibrée avec leur mari. L'arrivée d'un enfant au sein de la famille, surtout si c'est un garçon, leur permet de trouver leur place et de s'affirmer. Lorsque tout se passe bien avec le mari, qu'il est sérieux, gentil et travailleur, alors la vie peut être agréable. Les mariés apprennent à se connaître avec le temps, et souvent une certaine complicité s'installe entre eux, ils finissent par bien s'aimer. Les enfants sont alors élevés avec beaucoup d'amour et d'attention. Lorsque l'époux est désagréable, alcoolique, paresseux, la femme est bien souvent obligée de travailler pour faire vivre la famille, et les conditions de vie sont alors très difficiles. La famille n'a pas les moyens de louer une petite maison ou un appartement convenable, elle vit alors dans des cabanes faites de feuilles séchées, avec à peine une ou deux nattes à l'intérieur.

En outre, la majorité de ces femmes ont un atout majeur, leur force de caractère. Elles sont surprenantes car elles prennent les problèmes comme ils viennent et ne se tracassent pas outre mesure pour le lendemain : tomorrow is another day. Elles gardent toujours le sens de l'humour, le sourire. Elles adorent se retrouver entre elles, et là, pas de pitié pour les hommes difficiles ; entre elles, elles rient des travers des époux, des problèmes rencontrés et elles s'entraident énormément. Bien souvent, les maris qui travaillent détiennent le pouvoir de l'argent dans la maison ; nombreux sont ceux qui travaillent ailleurs et ne passent qu'une ou deux fois par mois à la maison. Ils laissent alors, avec parcimonie, l'argent pour la nourriture, les vêtements et l'école. Les femmes rient entre elles des tours qu'elles jouent à leurs époux pour récupérer plus d'argent. Un jour Jayanthi et son amie Lakshmi sont allées dans un petit parc à Chennai ; Jayanthi a dépensé 50 roupies et a déclaré à son époux avoir dû emprunter de l'argent à son amie, car ce petit voyage lui avait coûté 500 roupies ; le mari n'était pas content, car c'était cher, mais il lui a donné l'argent, Jayanthi a ainsi « gagné » 450 roupies et elle a pu améliorer l'ordinaire de la famille durant l'absence du père. Et toutes en rient encore... Le divorce est désormais possible pour les femmes malheureuses, mais leur situation devient très difficile, souvent intenable, car en Inde, une femme seule est très mal vue dans la société, elle n'a personne pour la défendre. Sa famille va aussitôt tenter de la remarier pour ne pas être déshonorée, car un divorce jette l'opprobre sur toute la famille, et cette fois la famille sera bien contente de trouver quelqu'un, n'importe qui, qui accepte une divorcée, et la vie de la jeune femme pourra être encore plus dure.

Pourtant, de nombreuses femmes relèvent la tête face aux violences des hommes et parviennent à défier les maris violents jusqu'à les battre. Telle est la stratégie élaborée par des groupes de femmes pour lutter contre les violences domestiques dont elles sont victimes au quotidien. Elles sont

toujours plus nombreuses à rejoindre les comités de vigilance qui essaient dans divers quartiers populaires et villages. Unies dans l'adversité, ces femmes courageuses ont rompu la loi du silence pour porter au-delà des murs les souffrances qui les accablent.

Fedina est une organisation indienne qui lutte notamment contre les violences domestiques, par la sensibilisation des femmes à leurs droits et par la mise en place de comités de vigilance chargés de les protéger contre toute forme d'atteintes. Au cours de ces réunions, la salle est muette. Hindoues et musulmanes du village sont rassemblées. Les langues peinent à se délier. « C'est souvent par le biais de réunions de travail qu'on amène les femmes à parler de violences domestiques », raconte Usha, activiste au sein de l'association depuis 27 ans. « C'est un sujet trop tabou pour être abordé franchement ». Lorsque Roshni, chargée par Fedina d'animer la réunion, demande à ce que celles qui subissent des violences de la part de leur mari se manifestent, quelques mains gênées se lèvent, mais les femmes n'iront pas plus loin. La discussion repart aussitôt sur la question de l'augmentation des salaires, à l'ordre du jour de ce meeting mensuel. Le malaise est perceptible. Le processus de sensibilisation n'en est qu'à ses débuts. « Le problème, c'est que les femmes perçoivent les violences domestiques comme un problème familial et non comme un problème de société. Quand en plus, elles ont été éduquées dans la certitude qu'elles ne font pas le poids face aux hommes, la tâche se complique encore », explique Usha. La peur des représailles, la honte, mais également la peur du regard de l'autre sont autant de freins qui poussent les femmes à se murer dans le silence : « Si on parle, les autres femmes vont mal nous regarder, et se moquer de nous en dehors », explique une des rouleuses de beedis présentes à la réunion.

Elles ont pour la plupart entre 30 et 35 ans, et presque toutes sont victimes quotidiennement de violences conjugales. Les violences qu'elles subissent sont multiformes, et prennent racine sur le terreau de la tradition du mariage arrangé. Le système de la dowri veut que la famille de la mariée offre à la famille du mari une dot dont la valeur avoisine les 210 000 Roupies (3 000 euros). Une fois mariée, la femme passe sous le joug de sa belle-famille, et c'est souvent là que les ennuis commencent.

« Lorsque la dot n'est pas suffisante, les femmes sont battues et renvoyées dans leur famille », raconte Roshni. « 80 % d'entre elles sont néanmoins poussées à retourner avec leur mari, malgré le traitement que leur belle-famille leur réserve ». En effet, toutes les raisons sont bonnes pour maltraiter la nouvelle-venue : incapacité à enfanter des garçons ou à couvrir économiquement les déboires alcooliques de son mari, retard dans le ménage, effort vestimentaire... « Si je rentre tard, la belle-famille va m'accuser d'être avec un autre homme. Parfois les voisins suivent, et c'est tout le village qui te déconsidère », s'indigne une femme d'âge mûr, plus volubile que les autres.

A Tumkur, les femmes peinent à briser la loi du silence, mais quelques avancées significatives présagent des lendemains meilleurs. Laxmi, animatrice locale à Fedina, intervient la nuit dans les foyers où des actes de violence envers les femmes lui sont signalés. « La semaine dernière, nous avons pris à parti en public un homme qui battait sa femme, et l'avons sommé de s'arrêter. Depuis, les nuits sont plus calmes ». Si le groupe de Tumkur n'en est qu'à ses balbutiements, à Lingarajapuram, un quartier populaire de Bangalore, la résistance collective s'organise. Outre des interventions ponctuelles destinées à secourir les femmes maltraitées du quartier, une dizaine d'Indiennes se rassemblent chaque semaine pour discuter des affaires courantes, faire part de leurs problèmes et définir des plans d'action pour y faire face.

Dans ce local baptisé « La voix », Ashrafi fait part au groupe des problèmes que rencontre sa fille Moussina, présente mais trop timide pour prendre la parole. Moussina a 17 ans. Mariée à 15 ans, elle tombe enceinte presque aussitôt. A la naissance de son enfant, le harcèlement commence. La belle-famille veut plus d'argent, Moussina est renvoyée chez sa mère. Un dialogue de sourds s'installe. « Je ne veux pas renvoyer ma fille chez eux », s'indigne Ashrafi. « Je n'ai pas d'argent à leur donner. Je veux que ma fille et son mari vivent dans une nouvelle maison, séparés de la belle-famille ». Mais les choses ne sont pas passées ainsi, le mari ayant gardé pour lui l'enfant, abandonnant la jeune maman et la laissant sans ressources.

Parmi les femmes présentes, toutes ont connu et subi des histoires similaires, mais ne se laissent plus faire. Organisé autour de Moutou et Selvi, les deux leaders locales désignées par Fedina, le comité de vigilance incite désormais les hommes à se tenir à carreau. Son influence croissante lui permet d'imposer sa loi et de faire pression sur les maris sans scrupules. Pour protéger une des leurs,

elles n'hésitent pas à faire usage de la force, faisant de leur nombre une arme redoutable. « Si l'homme est costaud, on vient à 20 », explique Roshni, qui prend part à certaines actions, lorsque le comité demande à Fedina l'appui d'une ou de plusieurs activistes. Tatjunliza, la grande sœur de Moussina, a eu recours à ce comité, quelques années auparavant. Elle qui subissait les insultes et les coups de son mari vit aujourd'hui en sécurité, auprès de sa sœur et de sa mère. « Ça a été très difficile d'arracher Tatjunliza aux griffes de son mari », raconte Moutou. « Il nous a fallu plus de deux heures avant qu'il ne cède. On a fait beaucoup de bruit pour attiser la curiosité des voisins, et on lui a crié que s'il ne sortait pas de lui-même, on viendrait le chercher et le traîner dans la rue. On était 25, il ne faisait pas le poids ».

Le mari de Moussina a promis à la jeune femme de lui ramener l'enfant le lendemain. « S'il ne s'exécute pas, nous irons récupérer le petit garçon directement chez lui », explique Moutou, la voix pleine d'assurance. Elle sait que si elles sont plusieurs, le mari ne pourra pas leur opposer de résistance. Roshni se souvient, non sans esquisser un léger sourire : « Il y a deux ans, nous sommes intervenus pendant la nuit pour secourir une femme qui avait alerté le comité de vigilance des travailleuses du textile qu'elle était battue par son mari. Nous avons débarqué à 30 dans sa maison, avons fait bloc derrière elle et l'avons poussée à battre son mari en réponse aux coups qu'il lui portait. C'est ce qu'elle a fait. Elle l'a frappé avec ses chaussures, et il n'a pas pu résister car nous étions nombreuses. Depuis, il s'est excusé et ne frappe plus sa femme. Il sait dorénavant qu'elle n'est plus seule, et qu'on le surveille ».

L'appui d'un comité dépasse largement les seules interventions « musclées » qu'il planifie en réunion, ou qu'on lui demande en cas d'urgence. La sensibilisation aux droits des femmes est également au cœur de la politique d'action de Fedina. Saradabay fait partie d'un des neuf comités de vigilance que compte Kanyakumari, ville du Tamil Nadu située à la pointe Sud du pays, face à l'océan indien. Femme au foyer, elle se sent aujourd'hui plus forte et prête à affronter tous les problèmes. « Depuis que nous sommes constituées en comité, raconte-t-elle, la police collabore lorsque nous venons déposer plainte ».

Le bénéfice des mesures protectrices édictées par le Violence Domestic Act de 2005, loin encore d'être scrupuleusement appliqué, commence à leur être accordé. En plus d'obtenir une ordonnance de la Cour les protégeant de leur mari sur leur lieu de travail comme à domicile, par l'instauration d'un état de séparation de fait, les femmes peuvent également prétendre à la garde non partagée de leur enfant, au versement d'une pension mensuelle, et à l'aide juridictionnelle. « Les mesures de protection sont plus facilement accordées lorsque la demande est faite en groupe », explique Roshni. Seules, les femmes s'opposent le plus souvent à un accueil partial de l'Officier de protection, dont le jugement rapide est sans appel : « les affaires familiales n'ont pas à être exposées en public ».

Les mentalités indiennes sont encore loin d'embrasser la cause des femmes et de leurs droits. Si 27 comités de vigilance existent à ce jour dans le Karnataka et le Tamil Nadu, leur mise en place est lente et fastidieuse, et requiert un bouleversement total des schémas de pensée, profondément ancrés dans la tradition. Mais, à l'instar des Pink saree du Nord de l'Inde, les femmes indiennes semblent aujourd'hui promises à un avenir meilleur. Les valeurs de respect et d'équité sont maintenant au cœur d'un combat qu'elles sont de moins en moins seules à mener.

Le 31 décembre 2012, des centaines de milliers d'hommes et de femmes se sont rassemblés dans tout le pays, pour rendre hommage à celle qu'on surnomme la « fille de l'Inde », marquant un rejet massif de cette Inde archaïque, dans laquelle les femmes meurent encore aujourd'hui sous les coups aveugles des hommes. Un rejet de l'Inde machiste, où les hommes sont faits rois et les femmes considérées comme un fardeau, un poids, un être de second rang dont l'avis ne compte pas.

L'établissement d'un système moins partial est une nécessité. Un système où la justice l'emportera, au-delà des considérations de genre, sur un conservatisme dont doit se départir une des plus grandes puissances du monde de demain. En attendant, Moussina et les autres continuent de se battre et de conquérir, à coup de petites victoires, l'espoir d'un avenir meilleur jusque-là confisqué.

Si longtemps, l'amour a pu être une promesse de bonheur, force est de constater qu'aujourd'hui, l'action des associations et l'entraide entre femmes qu'elles préconisent amène

davantage de liberté à certaines femmes ; on peut espérer que cette tendance se généralise progressivement dans le Tamil Nadu comme dans l'ensemble du pays.

Conclusion

A l'issue de cette réflexion, il nous semble que, si le respect du dharma, des valeurs et des vertus peut grandement contribuer à l'équilibre de la Vie, et du vivre-ensemble, ce respect doit être soutenu, voire imposé par des règles qui sont connues de tous et s'appliquent à tous. Cependant, l'épanouissement d'une société ne peut pas, croyons-nous, s'appuyer exclusivement sur une gouvernance et des règles de droit, dès lors que ces dernières sont partiellement ou totalement ignorées. C'est de la base que va remonter, progressivement, la mise en œuvre de ces règles, à partir du travail de fournis de responsables d'associations ou de petites communautés qui partent du quotidien et du concret en s'appuyant sur le Droit existant, une fois que celui-ci, grâce à l'éducation, est expliqué. Enfin, l'amour, pour nous, n'est pas seulement une promesse de bonheur : il est le fondement du respect de l'autre, de la tolérance et de la générosité. Il atténue les pulsions de violences individuelles et collectives, comme l'ont montré Mère Teresa, Ghandi, ou encore Nelson Mandela.

Les femmes ont toujours contribué aux valeurs traditionnelles de l'humanité. Actuellement, leur rôle dans la défense de notre terre commune est en pointe. Sans doute est-il possible de changer le cours des choses en donnant des impulsions positives.

La plus grande démocratie du monde est un « véritable laboratoire de la lutte contre les inégalités ». Dans le n° hors-série n° 107 d'Alternatives Economiques de janvier 2016, se trouve un message d'espoir, à notre avis très fort, à travers les portraits de quatre femmes engagées : « Bintou Bouaré, juriste féministe » malienne présidente de l'ONG Wildaf-Mali (réseau panafricain d'associations de défense des droits des femmes) (article de David Baché), « Laura Kovesi, l'incorruptible », du Parquet national anticorruption de Roumanie, « Chang Sung-Un, La reine soleil », créatrice de Yolk et productrice de minipanneaux solaires Solar Paper (article de Frederic Ojardias) enfin « Sunita Narain, Combats de rue », indienne directrice depuis 1982 du Centre pour la science et l'environnement basé à New Delhi (article de Sébastien Farcis). Nous souhaitons conclure sur cette note résolument optimiste. Merci de votre attention.

Eléments de bibliographie

- Alternatives Economiques, - Hors-série, n° 102, Les chiffres 2015.
- Alternatives Economiques, - Hors-série, n° 106, Les chiffres 2016.
- Alternatives Economiques, - Hors-série, n° 107, « Quel monde en 2016 ? »
- Badie Bertrand et Dominique Vidal, dir. Un monde d'inégalités – l'état du monde 2016, Paris, La Découverte, 2015, 250p.
- Falquet, Jules, Femmes-hommes, les écarts se creusent, pp. 121-127, in Badie Bertrand et Dominique Vidal, dir. Un monde d'inégalités – l'état du monde 2016, Paris, La Découverte, 2015, 250p.
- <http://tamilnadu-et-nous.jimdo.com/la-femme-en-inde-woman-in-india/>
- <http://kidsdreamindia.weebly.com/la-vie-des-filles-au-tamil-nadu.html>
- Harriss-White, Barbara, Le nettoyage des genres, 1999.
- Huillery, Elise, Esclavage, colonisation : quand l'histoire laisse des traces, pp.37-47, in Badie Bertrand et Dominique Vidal, (dir.) Un monde d'inégalités – l'état du monde 2016, Paris, La Découverte, 2015, 250p.
- Kamala, Baby ,



ÉGLISES D'ASIE
AGENCE D'INFORMATION DES

religion.info

Inde: une mosquée pour les femmes au Tamil Nadu – 27 septembre 2003



Inde : les étudiants du Tamil Nadu soumis à des règles de plus en plus strictes

Ramalingam Va, traduit par Julie Richard, 10 Septembre 2013.

- Racine, Jean-Luc., Inégalités en Inde : un cas d'école, L'état du monde 2016, Un monde d'inégalités, la Découverte, 2015, pp. 188-194.
- Stiglitz, Joseph, La grande désillusion, Paris, Fayard, 2002.
- Thiry, Fabienne, Ces femmes indiennes qui relèvent la tête face aux violences machistes, Basta ! www.bastamag.net, 10 janvier 2013.

Eléments de bibliographie :

En langue française Dulau Robert, Habiter en Pays tamoul, L'Harmattan, Paris, Montréal, 1999, 300 p. (texte remanié d'une thèse de Géographie soutenue à l'Université de Paris 4-Sorbonne) Jean-Marie Julia, Le génocide des Tamouls à Sri Lanka, CIMADE, Service œcuménique d'entraide, Lyon, 2000, 126 p. Thiry Fabienne, basta ! 10 janvier 2013 Viramma, Une vie paria : le rire des asservis, pays tamoul, Inde du Sud (propos recueillis et présentés par

Josiane et Jean-Luc Racine), Plon, UNESCO, Paris, 1995 (réédité en 2005), 625 p.

(ISBN 2-259-02353-3) Le Monde Diplomatique, avril 1973 - juillet 1974 - juin 1998 - septembre 2014 - février 2016

En langue anglaise Sumathi Ramaswamy, (1998). Passions of the Tongue: language devotion in Tamil India 1891–1970. Delhi:

Munshiram. (ISBN 81-215-0851-7). K.S. Ramaswamy Sastri, (2002). The Tamils: The People, Their History and Culture, Vol. 1: An Introduction to

Tamil History and Society. New Delhi: Cosmo Publications. (ISBN 81-7755-406-9). V. Suryanarayan, (2001). "In search of a new identity", Frontline 18(2). K. Indrapala, (2007). The evolution of an ethnic identity: The Tamils of Sri Lanka. Colombo: Vijitha Yapa

(ISBN 978-955-1266-72-1).